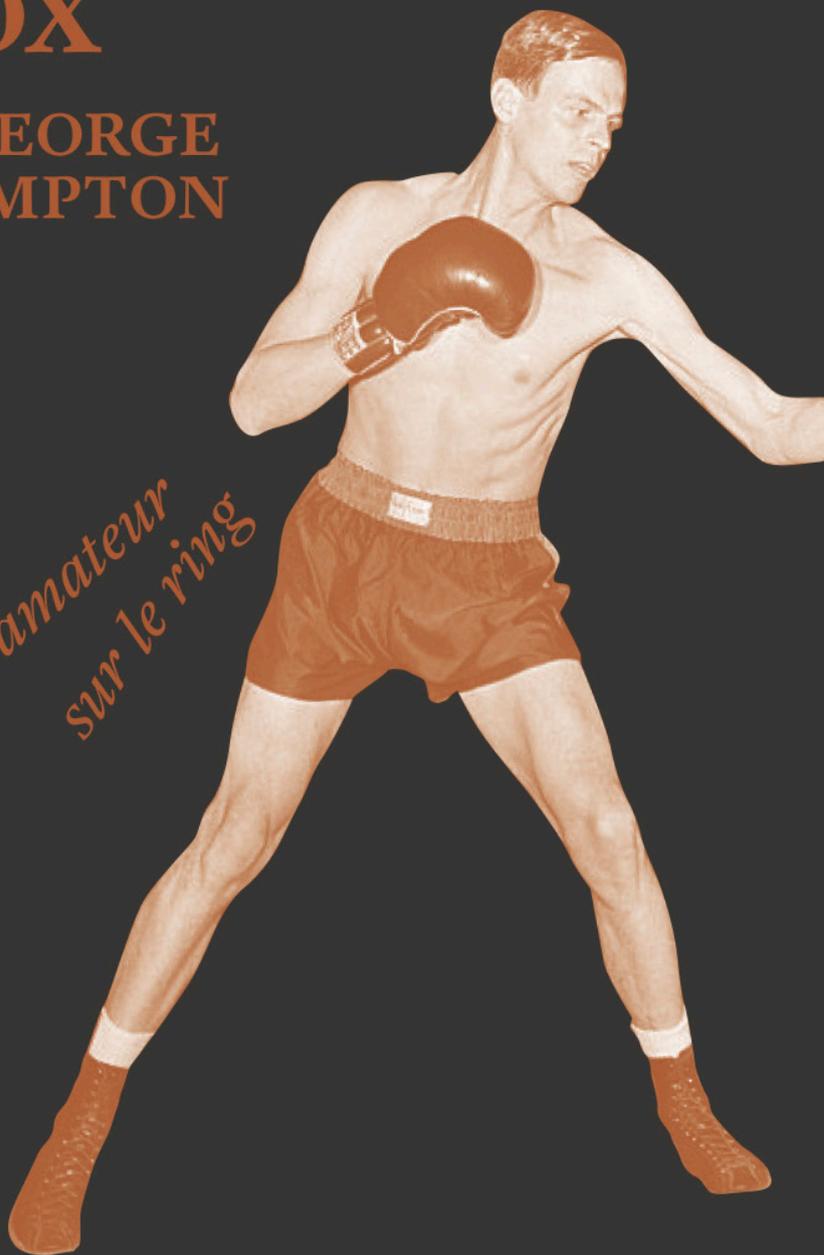


# SHADOW BOX

*de* GEORGE  
PLIMPTON

*Un amateur  
sur le ring*



---

Éditions  
du sous-  
sol



Un portrait de

# SHADOW BOW

George Plimpton

Titre original

*Shadow Box. An amateur in the ring*

Foreword by Mike Lupica

Le livre a été publié pour la première fois en janvier 1977  
par Putnam

© 1977, 1993, 2003, 2010, 2016  
by the Estate of George Plimpton

© Éditions du Seuil, sous la marque  
Éditions du sous-sol, 2019  
pour la traduction française

Préface

© François Busnel, 2019

*Tendre est la nuit* de Francis Scott Fitzgerald

© Fitzgerald, 1943

© Belfond, Un département de Place des éditeurs, 1985 pour la  
traduction française

*Mort dans l'après-midi*, Ernest Hemingway, traduction par René Daumal,  
coll. "folio", Éditions Gallimard.

Conception graphique: gr20paris

Photographie de l'auteur:

© Herb Scharfman/Sports Illustrated Classic/Getty Images

ISBN: 978-2-36468-321-1

# Shadow Box

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anatole Pons

George Plimpton

Ouvrage traduit avec le concours  
du Centre National du Livre

FEUILLETON  
Non-Fiction

---

Éditions  
du sous-  
sol

Je ne suis pas né dans les bois  
pour avoir peur d'un hibou

# PRÉFACE

Octobre 2002. J'ai trente ans et des poussières et je vais rencontrer Crazy George, mon idole. C'est l'été indien à Manhattan. Le soir tombe, les ombres s'installent. Sur les bords de l'East River, la 72<sup>e</sup> Rue ressemble à une gravure de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses tonnelles en ferronnerie stylisée et ses fontaines en fonte remplies de pièces de monnaie irisées. George Plimpton habite depuis toujours dans l'un de ces immeubles chics sur lesquels le temps n'a pas de prise, au bout de l'esplanade, face au fleuve.

On entre chez lui comme on franchit les portes d'un temple. Un vélo est accroché au mur, une chaise pend au plafond. Partout des dossiers, des manuscrits, des ordinateurs, les murs recouverts de post-it défraîchis. C'est là, au rez-de-chaussée et dans le *basement*, qu'il a installé la légendaire revue dont il est le capitaine depuis 1953, *The Paris Review*. Les réunions se passent à l'étage dans son vaste bureau tapissé de boiseries sombres et peuplé de masques africains, de dessins originaux signés Christo ou Warhol, de livres ou de revues empilés un peu partout – jusque sur le vieux billard anglais sur lequel trône une Olivetti quinteuse. "S'ils pouvaient parler, les murs de cet appartement vous en raconteraient de belles ! C'est qu'il y a eu quelques fêtes, ici." Plimpton a soixante-quinze ans et porte beau. Silhouette d'échassier, tignasse neige, sourire franc, il a plus d'appétit pour ce que nous réserve l'avenir que pour une promenade dans un passé mythifié qu'il pourrait tranquillement cajoler. Je tente de le faire parler de ces fêtes dont le Tout-New York a gardé le souvenir, où l'on croisait Lauren Bacall en grande conversation avec Mohamed Ali, Jackie Kennedy prodiguant ses conseils au jeune Bill Clinton, Jack Nicholson entraînant Warren Beatty à faire une fois encore les quatre cents coups... Et des écrivains : Truman Capote, Norman Mailer, Harper Lee, Tom Wolfe, William Styron, Kurt Vonnegut, Toni Morrison... Les *parties* de la *Paris Review* étaient des extravagances qui n'avaient rien à voir avec ces soirées

## George Plimpton

mondaines où éditeurs et critiques littéraires s'agglutinent autour d'un bar et se bousculent comme des animaux devant un abreuvoir – l'image est de Plimpton.

George Plimpton fait partie du club – très fermé – de ceux qui ont changé ma vie. Je veux dire : qui ont *vraiment* changé ma vie.

C'est lui qui m'a appris qu'il ne fallait pas choisir. Jamais. Et qui m'a lancé sur les routes à la rencontre des écrivains américains, caméra au poing, stylo en poche.

On peut lire et voyager. Diriger une revue et animer une émission. Confesser les plus grands intellectuels de son temps et affronter les meilleurs sportifs de son époque. Bref, sortir des dualismes auxquels nous réduit cette paresse qui nous fait trop souvent penser, de ce côté-ci de l'Atlantique, qu'un intellectuel doit être souffreteux et un athlète légèrement débile.

George Plimpton a excellé dans tous les domaines pour une raison simple : la curiosité fut le carburant d'une vie passée à faire grimper son taux d'adrénaline. Il n'eut de cesse de satisfaire ses passions. Les plus dévorantes furent la littérature et le sport. Il fonda donc la *Paris Review* puis inventa le "journalisme participatif" – terme qui le fait doucement rire, mais nul n'a trouvé mieux pour désigner l'étrange expérience à laquelle il s'est livré et dont on va découvrir dans ces pages un des meilleurs exemples.

La *Paris Review*, d'abord.

Une couveuse de talents devenue en quelques années la revue littéraire la plus influente des États-Unis. Lorsqu'il quitte les bancs de l'université pour robinsonner à Paris, juste après la Seconde Guerre mondiale, George Plimpton se voit propulsé patron de cette feuille de chou créée Rive gauche par deux copains sans le sou, Peter Matthiessen (qui allait devenir l'écrivain-explorateur deux fois lauréat du National Book Award) et William Styron (futur auteur du *Choix de Sophie* et de *Face aux ténèbres*). Les amis de Plimpton ont d'autres ambitions que le journalisme. Plimpton, lui, s'en contente. À condition de le réinventer. Ce qu'il fait en transformant la petite revue en laboratoire de fiction. Les conférences de rédaction ont lieu

## Shadow Box

chez Castel et au Chaplain, une boîte de nuit de Montparnasse. Il crée une rubrique, désormais culte, “Writers at Work”, conçue sous la forme d’une interview fleuve avec les grands écrivains qu’il admire. Ernest Hemingway et William Faulkner se prêtent au jeu. Puis Alberto Moravia, Jorge Luis Borges, Graham Greene, Samuel Beckett, Vladimir Nabokov, James Baldwin, William Burroughs, Louis-Ferdinand Céline, Blaise Cendrars ou Georges Simenon. “J’ai toujours été fasciné par les interviews de la *Paris Review*, dit aujourd’hui Salman Rushdie. Pris dans leur ensemble, ils constituent probablement la meilleure enquête qui soit quant au *comment* de la littérature, une question bien plus intéressante que le *pourquoi*.” Mais la *Paris Review* publie aussi des débutants qui ne vont pas tarder à devenir célèbres : Jack Kerouac, Günter Grass, Nadine Gordimer, V. S. Naipaul, Philip Roth, James Salter, Richard Ford, Don DeLillo, Paul Auster, Salman Rushdie, et plus récemment Jay McInerney, Rick Moody, Jeffrey Eugenides ou Jonathan Safran Foer. Le flair de George Plimpton est infaillible. Ou presque... Un seul raté : John Irving. Au-dessus de son bureau, il a encadré la lettre de refus, signée de sa main, envoyée à John Irving lorsque ce dernier lui adressa *Le Monde selon Garp*. Humilité du grand éditeur, qui ne s’est jamais pardonné ce manque de clairvoyance. “George n’est pas vraiment responsable, tempère aujourd’hui Irving, bon prince. Il n’a pas pu lire lui-même le manuscrit car il traversait l’Atlantique ou je ne sais quel océan à bord d’un voilier. C’est un de ses assistants qui a produit une note de lecture soulignant les ‘multiples défauts’ de *Garp* et George l’a signée. Nous avons beaucoup ri de cette lettre et sommes devenus très amis.”

Le “journalisme participatif”, ensuite.

George Plimpton l’invente pour *Sports Illustrated*. Le principe est simple. Il s’agit de pratiquer chaque sport afin d’écrire ce que l’on ressent quand on joue. Évidemment, pas question de se cantonner à la catégorie amateur. Il faut se mêler aux pros. Mieux : les défier. Et c’est ainsi que notre homme devient gardien de but de l’équipe de hockey sur glace de Boston, quarterback dans l’équipe de football américain de Detroit, lanceur contre les Yankees de New York en phase finale des All Stars,

## George Plimpton

golfeur sur le circuit du PGA Tour, équipier de Harold Vanderbilt lors de l'America's Cup... et boxeur en taquinant Archie Moore, champion du monde des mi-lourds, puis Mohamed Ali, l'icône de la catégorie supérieure. Pour compléter le tableau et donner une vague idée de l'éclectisme qui anime Plimpton, ajoutons l'aviron et le basket.

Ce qui rend l'aventure savoureuse, c'est que cet homme-orchestre se présente comme un pur produit de l'Ivy League, ces universités huppées de la côte Est, bastions auxquels l'élite sociale confie la formation de ses héritiers et où le sport se pratique selon des règles raffinées qui n'ont que peu à voir avec ce combat de rue qu'est la vraie vie. A voir son air dégingandé, Plimpton n'a pas vraiment le physique du sportif. Pire, reconnaît-il volontiers : "Je souffre d'une affection que le corps médical nomme 'réaction sympathique' : lorsqu'on me frappe ou qu'on me gifle, je pleure." Cela donne des livres burlesques, loufoques, pimentés d'une ironie caustique. L'effet comique naît du décalage entre amateur et professionnels, bien sûr, mais surtout du contraste entre classes sociales qui est, au fond, le véritable sujet de Plimpton. Philip Roth, avec sa justesse habituelle, le montre mieux que quiconque dans l'élogieux portrait qu'il lui consacre au cœur de l'un de ses derniers livres, *Exit le fantôme* : "Il y a, chez cet aristocrate qui ne dédaigne pas les bas-fonds, une distinction subversive. Pince-sans-rire, ce joyeux drille est d'abord un amateur de blagues et de coups d'éclat, de bagarres et de soirées arrosées." "George a toujours été un type impossible : turbulent, bouffon, drôle, très drôle", dit de lui Peter Matthiessen. C'est ce qui le pousse à jouer du triangle dans le Philharmonique de Boston sous la direction de Leonard Bernstein ("J'ai, hélas !, complètement massacré la Quatrième de Mahler"), à tirer tous les feux d'artifice de la ville de New York ("Je suis préposé à cette tâche depuis 1975, c'est la seule charge officielle que j'aie jamais acceptée"), à travailler en cuisine dans les restaurants de Manhattan en remplaçant les grands chefs (Jim Harrison s'est longtemps souvenu du jour où Plimpton a mis d'autorité Mario Batali à table avant de s'installer à sa place aux fourneaux chez Babbo), à entreprendre une tournée américaine avec un cirque où il est tour à tour trapéziste puis clown, puis un stand-up à Las Vegas

## Shadow Box

avec l'humoriste Bob Hope, et encore une pièce de théâtre sur Hemingway et Fitzgerald (il joue Scott tandis que Norman Mailer incarne Papa), sans oublier une prestation d'arbitre à l'US Open de tennis, des expéditions ornithologiques sur les traces des oiseaux de l'Antarctique et diverses figurations dans des films vus par quelques millions de spectateurs (il est le seul Bédouin blanc du *Lawrence d'Arabie* de David Lean, un psy névrosé dans *Good Will Hunting* de Gus Van Sant, un pistolero qui se fait dessouder par John Wayne dans *Rio Bravo...* et la voix de l'un des personnages des Simpson).

George Plimpton possède une énergie débordante. "Fatigante, même, parfois, sourit Styron, mais grâce à lui nous ne nous sommes jamais pris au sérieux." Il brûle la vie par les extrêmes : la tête et les jambes. Il a fait du sport une littérature et de la vie un sport de combat. Ce n'est pas l'envie de réussir qui le motive, non, ni même quelque souci de gloire ou de fortune ; il ne veut pas être le meilleur en tout, il veut épuiser tout ce qu'une vie peut offrir. Espiègle plutôt qu'excentrique, je le vois comme un anticonformiste bourré d'autodérision qui ne s'intéresse, en réalité, qu'aux failles des géants.

C'est parce qu'il s'est fait démolir par Archie Moore dans un combat homérique qu'il a gagné la confiance et le respect – parfois teinté de sarcasmes – des géants du ring et peut nous entraîner là où nul commentateur ne peut aller. Ajoutons que la toile de fond de *Shadow Box*, son grand livre, est cette décennie palpitante, les *sixties*, où le racisme et la liberté s'affrontent en un autre "combat du siècle". Les fondus de boxe se régaleront de mille anecdotes sur Archie Moore, Mohamed Ali, Joe Frazier, George Foreman, Sonny Liston, Jack Dempsey ou Joe Louis. Les amateurs de littérature retrouveront Ernest Hemingway, Tennessee Williams, Truman Capote, Norman Mailer, Hunter Thompson, sans oublier Budd Schulberg ou le regretté Peter Maas (l'auteur de *Serpico*). Et pour que le tableau soit complet, Malcolm X, Miles Davis ou Paul McCartney feront de brèves mais remarquables apparitions.

George Plimpton témoigne pour une époque dont ne subsistent plus que des lambeaux dorés, celle où les businessmen n'avaient pas encore tout gâché – dans la presse comme dans le sport.

## George Plimpton

J'arrête ici mes réflexions et le cours de mes souvenirs.

Pourquoi faut-il absolument lire ce livre ? Parce que Plimpton, où qu'il porte le regard, voit ce que personne ne remarque. Peu importe que vous aimiez la boxe ou que vous apparteniez à la grande fraternité des non-sportifs : l'auteur lui-même l'admet dès le premier paragraphe : "Je n'ai jamais compris la boxe. (...) C'était tout bonnement un art que je n'appréciais pas." L'histoire est moins importante que la façon dont elle affecte celui qui la raconte. Cela ne veut pas dire que le vrai sujet de Plimpton soit lui-même. Notre homme a trop d'élégance pour nous infliger le roman de sa vie. *Shadow Box* ? "Ça concerne principalement des gens qui prennent les choses en main – des gangsters, des mercenaires, des amants jaloux, des écrivains outrés", explique-t-il à Matthiessen quand ce dernier s'étonne de ce livre et de son étrange titre. *Shadow box* : l'expression signifie, à peu de choses près, boxer dans le vide. *Shadow Box* parle de la boxe, donc, mais pour mieux parler de la vie. Cette vie dont il n'est pas interdit de penser qu'elle ressemble parfois à ce passage sur le ring où l'on doit affronter un mystérieux adversaire prêt à tout pour vous envoyer au tapis et dont on ne peut espérer triompher sans quelques égratignures ni sans être descendu au plus profond de soi-même afin d'explorer ses faiblesses et découvrir ses forces – *un sport et un passe-temps*, en somme.

Un an plus tard, lors des obsèques de George Plimpton devant deux mille personnes rassemblées à la cathédrale Saint-John-The-Divine, le chef de chœur de la chorale de gospel qui officie ce jour-là débute ainsi la partie : "C'est la fête ! C'est la fête !" Il suffit de tourner les pages de ce livre pour s'exclamer après lui : "Plimpton, c'est la fête ! C'est la fête !"

François Busnel

Je n'ai jamais compris la boxe. Quand j'étais enfant, si d'aventure ma famille me signalait un célèbre poids lourd au restaurant, je le dévisageais, évidemment, mais plus par curiosité que par admiration. C'était tout bonnement un art que je n'appréciais pas. À l'école, une fois par mois, on nous obligeait à boxer au gymnase : il fallait trouver un partenaire, attacher d'énormes gants à nos bras fluets. Puis, lorsque retentissait le coup de sifflet du maître, soulever péniblement ces monstrueux oreillers pour les projeter dans la tête du gars d'en face. C'était le pire moment du mois. Parfois, vous pouviez vous arranger avec votre adversaire. "On fait semblant", murmuriez-vous nerveusement, et, s'il acquiesçait, les yeux écarquillés devant la témérité d'une telle suggestion, vous pouviez passer un moment à peu près supportable. Vous aviez alors le loisir d'envoyer un direct prodigieux, de louper la cible et de vous écrouler sur le parquet. Mais il y en avait beaucoup dans la classe – à peu près tout le monde, à y repenser – de qui vous ne pouviez espérer de tels accommodements. Cela se voyait à leurs yeux. L'idée de "faire semblant" traversait leur regard, mais disparaissait dès le coup de sifflet.

Ceux-là, ceux qui aimaient cogner et qui écoutaient attentivement les instructions du maître pour le faire encore mieux, sont sûrement devenus des gens remarquables – expressionnistes abstraits, golfeurs à handicap zéro, courtiers en bourse, commissaires, joueurs de cornemuse, plaqueurs défensifs, membres du New York Yacht Club, chauffeurs de taxi, militaires (évidemment) – et ils se sont mariés jeunes ; et nombre d'entre eux sont devenus responsables politiques, entrepreneurs, pêcheurs de haute mer, courtiers en assurance, ce type de tennismen qui jouent très près du filet en double, chroniqueurs, chasseurs de canards, utilisateurs

## George Plimpton

de radio amateur, coaches de base-ball, dépanneurs en tous genres, préparateurs de sandwiches, et éleveurs de chèvres. Il y en a des tas d'autres.

L'autre catégorie – celle des non-cogneurs – est tout aussi vaste. Je ne suis pas très bon à ce genre de listes, mais je sais qu'elle inclut tous les portiers d'immeuble, un groupe qui a très tôt accepté les arrangements, le "faire semblant". Les plus chics portent des manteaux marron avec une longue rangée de boutons en or devant et, à l'occasion, ils aident à décharger un taxi. Ils se balancent sur leurs talons. Tous les habitants de l'immeuble passent nécessairement devant eux. Mais en réalité, dans les alvéoles des gratte-ciel qui se dressent derrière eux, toute une partie de l'activité – parfois glorieuse, souvent plan-plan, parfois traumatique – bat son plein sans que le portier ait la moindre prise dessus. Tels des gardiens de zoo sourds, ils se tiennent à l'entrée de ce monde-là. "Oui, madame, les Zuckerman vivent au cinquième étage." Ce sont des gardiens, mais ils ne sont pas impliqués, ce qui explique pourquoi il arrive de voir à New York des portiers se laisser complaisamment coller du scotch sur la bouche par des cambrioleurs armés qui vont plumer les Zuckerman. Ils sont plutôt dociles dans ce genre de situation. Quelques heures plus tard, on les retrouve ligotés aux bancs en chêne vernis dans le hall. Leurs yeux s'agitent au-dessus des bandes de Scotch.

Enfant, je passais devant un portier pour rentrer chez moi. Il était massif et imposant, mais, même si j'étais très jeune, je savais que c'était un pacifiste. Il était anglais et très courtois. Quand il prenait son sifflet pour héler un taxi, il ne soufflait pas furieusement dedans comme le ferait un policier – ou un peintre expressionniste, ou un éleveur de chèvres. Il s'appelait John.

Je lui disais: "John, on a fait de la boxe aujourd'hui."

Il répondait: "Je vois que tu es revenu intact. Soit tu es très agile, soit l'autre gars est sacrément esquinaté."

Il disait ça tous les mois.

En dehors de ces cours de sport à l'école, je n'ai jamais frappé personne pendant mon enfance. Un jour, au croi-

sement de Lexington Avenue et de la 96<sup>e</sup> Rue, mon petit frère et moi avons été accostés par deux gamins un peu plus vieux que nous, dans les onze ou douze ans. Nous rentrions du catéchisme. Ils étaient nerveux, ne savaient pas exactement quoi faire. Ils finirent par nous réclamer notre argent en nous acculant contre un mur. Mon frère dressa immédiatement ses poings – alors gros comme deux prunes – dans la posture classique du boxeur à l’ancienne, tel un Jem Mace miniature, mais je lui dis “Non non non” avant de leur lâcher les vingt *cents* qui nous restaient après avoir payé le ticket de bus. La honte liée à cet épisode me poursuivit pendant plusieurs jours. Nous n’en avons jamais reparlé, mon frère et moi. Je ne dis rien à John le portier quand nous remontâmes à l’appartement. Je ne m’en ouvris qu’à ma mère. Je lui expliquai que j’avais essayé de rouler les voleurs en leur tendant ce que je croyais être un porte-monnaie vide en similicuir, convaincu que les vingt *cents* étaient dans mon autre poche, mais j’avais entendu les pièces s’entrechoquer dedans lorsque je le leur avais donné et qu’ils étaient partis en courant. Ils étaient gagnants sur toute la ligne.

“L’idée n’était pas très bonne au départ, me dit ma mère, puisque le porte-monnaie valait un dollar.” Elle fit monter un inspecteur du commissariat du coin et suggéra, tandis qu’il rédigeait son rapport, qu’il aille faire un tour du côté des bureaux de tabac où traînait ce genre de gamin pour voir, comme elle le formula, s’il “entendait quelque chose”.

J’aurais pu continuer ma vie paisiblement sans donner de coups ni en prendre, mais, lorsque je commençai à écrire pour *Sports Illustrated* à la fin des années 1950 en faisant du “journalisme participatif” – un terme affreux – mes amis commencèrent à me dire: “Bon, maintenant que tu as fait du base-ball en professionnel et que tu as écrit un livre dessus, que tu envisages de faire du basket et du football américain et de jouer du tambourin dans un groupe, et autres réjouissances, quand est-ce que tu t’attaques à un boxeur professionnel? Quand est-ce que tu défies Sonny Liston?”

— Euh, je ne vais défier personne, répondais-je. Je vais jouer au tennis. Ou chanter, peut-être. Ce serait intéressant, non, de chanter au Metropolitan Opera?”

Non pas tant à cause des quolibets et de l’insistance de mes amis, mais plutôt de la prise de conscience que la boxe représentait peut-être bien la confrontation ultime et sans aucun doute la plus immémoriale – un homme face à un autre dans la plus élémentaire des configurations –, je décidai qu’il me serait difficile de continuer à être journaliste participatif sans aller fourrer mon nez dans ce monde-là.

Je réfléchis à la meilleure façon de procéder. Je m’arrêtai sur l’idée de persuader un champion de boxe de disputer un match d’exhibition pour lequel je m’entraînerais à fond, glanant ainsi au passage le maximum d’informations sur la profession et ses adeptes. Je décidai d’écrire une lettre. Floyd Patterson était alors le champion poids lourds, et il ne faisait que quelques kilos de plus que moi. Il me semblait parfait pour ce que je comptais faire, puisque, comme l’a écrit Red Smith, il avait l’air d’un homme qui voulait porter son adversaire dans ses bras mais ne savait pas comment s’y prendre. Il aurait pu s’entraîner sur moi. Mais un ami me fit remarquer que les choses allaient être suffisamment difficiles sans que j’aie besoin de boxer en dehors de ma catégorie, surtout dans une division supérieure. “Si tu veux affronter quelqu’un d’une autre catégorie, me dit-il, choisis un poids coq.”

J’écrivis donc une lettre extrêmement polie à Archie Moore, qui était dans la bonne catégorie, puisqu’il était alors champion du monde mi-lourds. Le peu que j’avais lu ou entendu sur lui semblait indiquer qu’il collait exactement à ce que je recherchais. Au contraire du réservé Patterson, Moore était un champion sociable et haut en couleur; son esprit vif en faisait la coqueluche des journalistes; c’était sans aucun doute une figure de sa profession, avec plus d’un tour dans son sac (un de ses surnoms était “la mangouste”), qui avait administré plus de KO que quiconque dans l’histoire de la boxe. Tout ce que je lisais et entendais sur lui me plaisait (à l’exception peut-être de ce dernier élément).

Je l'avais vu défier Rocky Marciano aux Polo Grounds – le seul combat professionnel auquel j'avais assisté. Moore avait poussé le champion à faire les mauvais choix, mais n'avait pas réussi à capitaliser là-dessus (réussissant quand même à le mettre une fois à terre). À la huitième reprise, il était dans de sales draps. On racontait que le médecin de ring, M. Nardiello, était venu le voir dans son coin et l'avait trouvé abattu, un œil presque clos. Il s'était penché en avant pour examiner la situation de plus près, et avait entendu Moore murmurer : "N'arrêtez pas le combat, doc, laissez-moi une dernière chance pour tenter un coup." Le médecin avait laissé faire.

Dans ma lettre, je demandai à Moore si, au nom de la littérature – une phrase que je soulignai une ou deux fois –, il accepterait de venir à New York pour un match d'exhibition en trois rounds. Il me répondit aussitôt sur un papier à en-tête où figurait un portrait de lui, la reproduction de coupures de presse vantant ses mérites et, tout en bas, la mention : "Bureau du Champion du monde mi-lourds". Il m'assurait qu'il serait ravi de participer. Le papier à en-tête ne laissait pas de place à beaucoup plus que ça.

Mes sentiments furent mitigés à la réception de ce courrier : d'un côté, une impatience plaisante et curieuse ; de l'autre, une prémonition, la vision d'une porte qu'on ouvre sur un endroit terrifiant et chaotique, non sans rappeler ce que, des années plus tard, Mohamed Ali décrirait si brillamment sous le nom de *near room*, "l'antichambre de la mort", un endroit où, quand il était en difficulté sur le ring, il imaginait une porte entrouverte et les néons à l'intérieur, lumières orange et vertes vacillantes, des chauves-souris soufflant dans des trompettes, des alligators rugissant dans des trombones, des serpents poussant des hurlements. D'étranges masques et des costumes d'acteurs pendaient au mur, et il savait qu'en faisant un pas vers eux il aurait marché à sa propre destruction. Quant à moi, j'avais bel et bien franchi le seuil. Mon compte était bon. Je n'avais aucune illusion sur ce qui arrive lorsqu'un boxeur professionnel consciencieux trouve un amateur face à lui sur le ring. Immanquablement,

## George Plimpton

le professionnel fait preuve d'un contrôle absolu, et seuls son caractère et son état d'esprit dictent ce qu'il va faire au gars qui lui balance des petits coups de patte nerveux... le statut de ce dernier étant à peine plus enviable que celui de la souris attaquée par un chat surentraîné.

Mais tout ça étant encore loin, je m'autorisai le luxe d'imaginer que j'allais en un sens... ma foi, faire jouer l'effet de surprise. Mark Twain a écrit: "Le meilleur épéiste du monde n'a rien à craindre du deuxième meilleur; non, celui qu'il doit craindre, c'est l'ignorant qui n'a jamais tenu une épée de sa vie; celui-là ne fait pas les mouvements qu'on attend de lui, et l'expert n'est donc pas préparé; il fait précisément *ce que l'on n'attend pas*, prend l'expert de court, et l'expédit au tapis."

John, mon ancien portier, aurait compris cette logique. Même s'il s'était balancé sur ses talons devant un endroit aussi mystérieux et sinistre que l'antichambre, il aurait légèrement incliné la tête et souri, et si je lui avais dit que j'allais là-dedans pour combattre le champion du monde mi-lourds il aurait déclaré, avec son doux optimisme: "Ah oui, très bien... Le pauvre gars va finir sacrément esquiné."

J'avais deux mois pour préparer ma mécanique quelque peu incertaine à la confrontation avec Archie Moore. Je ne suis pas vraiment constitué pour la boxe. Je suis plutôt du type échassier – avocette, courlan, héron, ce genre d'oiseaux. Depuis l'enfance, mes bras sont demeurés filiformes: je peux faire glisser ma montre du poignet au coude. J'ai un nez fin et fragile qui saigne facilement. Un jour, pendant mon service militaire, j'ai heurté le bout de mes narines en exécutant le salut réglementaire et je me suis mis à saigner au milieu de mes camarades: une perle de sang frémissant au bout de mon nez comme sur le bec d'un oiseau que l'on vient d'abattre, avant d'atterrir sur le terrain de manœuvre. Un lieutenant-colonel m'a dévisagé solennellement. Il a poussé un léger soupir et poursuivi son inspection.

Je souffre également d'une affection que le corps médical nomme "réaction sympathique": lorsqu'on me frappe ou qu'on me gifle, je pleure. C'est un phénomène involontaire: les larmes viennent et il n'y a rien d'autre à faire que les essuyer avec mon poing.

Charley Goldman, le célèbre entraîneur court sur pattes de Rocky Marciano, a dit un jour des pugilistes bâtis comme moi: "Vous voyez ces boxeurs avec un long cou et un grand menton pointu? Ils vous coûtent plus en sels qu'en bouffe."

Pourtant, je savais que la première étape de ma préparation pour Moore était de trouver un entraîneur comme Charley Goldman qui accepterait de me guider. Je contactai un certain George Brown. Ernest Hemingway m'avait parlé de lui dans les termes les plus élogieux: un boxeur qui aurait pu finir champion s'il avait accepté l'idée de prendre des coups de temps à autre. Mais, avec ses traits classiques évoquant davantage un dandy irlandais monté sur un cheval de chasse, il demeurait en périphérie de la boxe; il était

propriétaire d'une célèbre salle de la 57<sup>e</sup> Rue, où il offrait à ceux qui se sentaient d'attaque la possibilité de se mesurer à lui et où il donnait quelques cours de boxe. Hemingway était dithyrambique; il affirmait ne pas se rappeler avoir réussi à le toucher une seule fois pendant leurs sessions.

Je téléphonai donc à Brown. Quand je lui eus exposé ce que j'attendais de lui, il me répondit qu'il était en passe d'accepter un contrat sur l'île des Pins, à Cuba, et qu'il ne serait donc pas en mesure de m'aider à me préparer pour le combat. Certes, l'idée de préparer un "tigre" à affronter le champion du monde mi-lourds l'intriguait, mais franchement, et sauf mon respect, il sentait que son avenir était plutôt à Cuba – malgré les forces de Fidel Castro qui commençaient à descendre de la sierra Maestra et le tumulte politique ambiant. Brown était à la fois très poli et un brin taquin.

"Mais alors, qu'est-ce que je vais faire, George?" lui demandai-je. Je lui racontai que Martin Kane, de *Sports Illustrated*, m'avait conseillé de me rendre au Stillman's Gym, une salle de boxe célèbre et délabrée de la Huitième Avenue, juste en dessous de Columbus Circle, de me trouver un entraîneur – je mentionnai Charley Goldman et Joe Fariello – et de me faire la main avec ces gens-là pendant un mois minimum.

Brown était atterré. "Surtout pas le Stillman's, me dit-il. Vous allez attraper des sales trucs en traînant là-bas. Stillman et ses gars ne savent pas à quoi ressemble un balai, alors pour ce qui est de s'en servir pour nettoyer la crasse ambiante..."

— Et les entraîneurs?"

Brown semblait très préoccupé à l'autre bout du fil. "Écoutez, me dit-il, la plupart des gens que vous trouverez là-bas ont un pois chiche à la place du cerveau. Ils vous donneront peut-être un cours – comment enfiler vos gants – mais ensuite ils vous enverront direct sur le ring vous faire molester par leurs brutes pour 'prendre de la graine'. Vous allez vous faire massacrer. Si vous devez vraiment aller au Stillman's, tenez-vous-en aux sacs de frappe, lourd, léger,

## Shadow Box

l'équilibre, jusqu'à être soulevés par cette onde formidable – surtout quand il s'agissait d'un avion à réaction –, au moment où le pilote accélérât à fond avant de lâcher les freins, et ils valsaient alors dans l'herbe aplaniée, leurs éclats de rire se perdant dans un rugissement frénétique. Je descendais observer la scène chaque fois qu'un avion s'apprêtait à partir. Ils prenaient ça comme un jeu consistant à voir qui tiendrait debout sans être renversé : il y avait parfois un rescapé quand l'avion quittait la piste en emportant avec lui sa puissance dévastatrice, l'herbe à éléphant remontait lentement autour de lui comme si la terre avait décidé de le soutenir, et je voyais ses amis accourir vers lui avec des cris de joie, manifestement pour le congratuler, et à mesure que l'herbe se dressait je les voyais former un cercle autour de lui, et leurs têtes sombres rebondissaient tandis qu'ils sautaient comme des chiots au-dessus de l'herbe pour voir si une nouvelle épreuve les attendait.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2019. N° 137338 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE